

Hervé RYSSSEN

Israël
et
la traite
des Blanches

Baskerville

Depuis la chute du mur de Berlin, en 1989, des centaines de milliers de jeunes femmes d'Europe de l'Est ont été happées par des réseaux de prostitution et emmenées vers des destinations lointaines. L'Organisation internationale des Migrations estime aujourd'hui à 500 000 le nombre de ces jeunes femmes de l'ancien bloc communiste tombées dans les réseaux mafieux. Les médias restent extrêmement discrets sur ce sujet. Au mois de mai 2000, pourtant, un rapport d'Amnesty international avait révélé l'ampleur du phénomène et pointé du doigt l'État d'Israël, la plaque tournante de ce trafic¹.

1. Esclave sexuel en Israël

L'effondrement de l'URSS, en 1991, avait provoqué un appauvrissement considérable de la population. Pour tenter d'échapper à la misère et de subvenir aux besoins de leurs familles, de nombreuses jeunes filles russes, ukrainiennes ou moldaves, avaient alors répondu à certaines offres alléchantes publiées dans les journaux. Malheureusement pour elles, ses offres de travail à l'étranger s'avéraient souvent être des pièges posés par des proxénètes internationaux.

Le phénomène fut si important que le très cosmopolite *New York Times* du 11 janvier 1998 avait été obligé d'ouvrir le dossier, avec un article de Michael Specter sur les « naïves femmes slaves ». Le journaliste relatait l'histoire poignante d'une jeune beauté ukrainienne de 21 ans qui, de son village, avait répondu à une annonce dans un journal local et s'était retrouvée en Israël, contrainte de se prostituer. Les filles, apprenait-on, étaient envoyées jusqu'au Japon et en Thaïlande par des réseaux tenus par les mafieux "russes" basés à Moscou. Rappelez-vous : à cette époque, tous les médias parlaient de la terrible "mafia russe".

Le *Jerusalem Post* du 13 janvier 1998 avait repris ces informations. Ainsi, on apprenait qu'il y avait plus de 10 000 prostituées en Israël, presque toutes russes et ukrainiennes. Les femmes, achetées et vendues par les proxénètes étaient séquestrées dans des bars et des bordels, et rapportaient chacune à leur propriétaire entre 50 et 100 000 dollars par an.

¹ Les éditions francophones d'Amnesty International. <http://efai.i-france.com>. *Human Rights Abuses of Women Trafficked from Countries of the Former Soviet Union into Israel's Sex Industry*.

Le premier rapport sur la traite des Blanches semble être celui publié le 8 avril 1997 par le CEDAW². Ce rapport montrait que le trafic de femmes blanches séquestrées en Israël ne cessait de croître. A Tel Aviv, des centaines de bars, de maisons closes et de boîtes de nuit animaient la vie nocturne. Le *Tropicana* était alors l'une des maisons de passe les plus en vue. Une vingtaine de femmes russes y travaillaient, huit en journée, et douze la nuit. Les clients étaient des soldats israéliens, des hommes d'affaires, des religieux, ou encore des travailleurs immigrés – ces derniers n'ayant pas le droit d'avoir des relations sexuelles avec les Israéliennes, sous peine d'expulsion immédiate. Le propriétaire des lieux déclarait : « Les Israéliens adorent les femmes russes. Elles sont blondes, bien fichues, et ont un air désespéré qui plaît beaucoup. Elles sont prêtes à faire n'importe quoi pour de l'argent. » Les filles n'étaient pas payées, et ne gagnaient que les pourboires. Elles travaillaient sans arrêt, sept jours sur sept, sans aucun jour de repos dans l'année, sauf à Yom Kippour.

Enlevées, séquestrées, battues, violées

Le long rapport d'Amnesty international présente les témoignages de plusieurs de ces jeunes femmes. Elles avaient été attirées ici sous de faux prétextes, puis livrées aux réseaux de prostitution, achetées et vendues au plus offrant, le plus souvent aux enchères, comme du bétail. Elles avaient ensuite été séquestrées par leurs "propriétaires" dans des maisons ou des appartements dont elles ne pouvaient sortir sans être accompagnées. Leurs passeports et autres documents de voyage avaient été confisqués par les proxénètes afin de les empêcher de quitter le pays. Elles étaient fréquemment frappées si elles refusaient d'avoir des relations sexuelles avec certains clients ou si elles tentaient de s'enfuir. De nombreuses informations faisaient aussi état d'actes de torture et de viol, ainsi que d'autres formes de sévices sexuels. Les trafiquants les menaçaient parfois de mort, elles et les membres de leur famille, au cas où elles s'aviseraient de quitter Israël, de fournir des renseignements à la police ou encore de témoigner dans le cadre de procédures pénales, si bien qu'il était difficile de traduire les proxénètes en justice. Le gouvernement israélien n'avait d'ailleurs pris aucune mesure pour enquêter sur ces violences et engager des poursuites judiciaires. De plus, les femmes étaient généralement traitées comme des délinquantes plutôt que comme des victimes. Au

² Committee on the Elimination of Discrimination against Women.

regard de la législation israélienne, en effet, presque toutes ces filles étaient des migrantes en situation irrégulière, puisqu'elle séjournaient en Israël sans permis de travail ou avec de faux documents. Beaucoup d'entre elles étaient ainsi placées en détention à la suite de descentes de la police israélienne dans les maisons de prostitution ou les salons de massage. Certaines étaient détenues pendant de brèves périodes avant d'être expulsées du territoire, mais d'autres étaient incarcérées plus longtemps, dans certains cas, sur la base d'un arrêté du ministère de la Justice qui les empêchaient de quitter le pays avant d'avoir témoigné devant la justice. Beaucoup de femmes emprisonnées avaient ainsi subi des traumatismes physiques et psychologiques considérables, et il n'existait aucun service d'aide psychologique qui fût en mesure de répondre à leurs besoins.

Au cours de leur visite en Israël en avril et en mai 1999, les délégués d'Amnesty International s'étaient rendus à la prison pour femmes de Neve Tirza afin de s'entretenir avec des jeunes femmes détenues en raison de leurs activités liées à la prostitution et en instance de rapatriement.

Voici le témoignage d'Anna, 31 ans, originaire de Saint-Pétersbourg. Elle était professeur de physique en Russie, et avait été attirée en Israël par la promesse d'un emploi rémunéré 1000 dollars par mois, soit vingt fois le salaire qu'elle percevait alors en Russie. Le ressortissant israélien qui lui avait proposé cet emploi l'avait bien prévenue qu'il était lié à l'industrie du sexe, mais ce qu'il avait présenté n'avait évidemment rien à voir avec la réalité. Anna était ainsi arrivée en Israël en octobre 1998 avec un visa de tourisme. Attendue à l'aéroport, elle fut emmenée et enfermée dans un appartement avec six autres femmes originaires de l'ex-Union soviétique, et son passeport fut immédiatement confisqué. Anna avait ensuite été vendue aux enchères à deux reprises. La seconde fois, elle fut achetée 10 000 dollars et emmenée à Haïfa où elle fut séquestrée avec deux autres femmes. Les fenêtres de l'appartement étaient munies de barreaux et lorsqu'elles étaient autorisées à sortir, ce qui était rare, elles étaient de toute manière toujours accompagnées. Une bonne partie de l'argent qu'elles gagnaient leur était soustrait sous forme d'amendes extorquées par les proxénètes.

Anna avait été arrêtée en mars 1999, pour prostitution, après une descente de police dans l'appartement où elle était enfermée. Elle avait signé aux policiers des déclarations dans lesquelles elle recon-

naissait se livrer à la prostitution, mais tous les documents étaient rédigés en hébreu, langue qu'elle ne savait ni lire ni écrire. Ce n'est que plus tard, à l'audience du tribunal, qu'elle apprit qu'elle était accusée de tenir une maison de prostitution. Elle ne fut jamais autorisée à s'entretenir avec le consul de Russie, et resta incarcérée pendant près d'un mois en attendant sa reconduite à la frontière.

Voici ce que déclarait Anna : « Je ne sais pas comment s'est terminé le procès. Je sais seulement qu'Abraham [le proxénète] est en liberté. Je lui ai parlé au téléphone. Quand les policiers nous ont arrêtées, ils ne nous ont pas laissé prendre nos affaires qui sont restées là-bas. Abraham³ connaît mon adresse à Saint-Pétersbourg et mon numéro de téléphone parce qu'il a gardé mon passeport. J'ai laissé ma fille de huit ans là-bas. Il m'a menacée de me retrouver en Russie, chez moi, si je ne faisais pas ce qu'il voulait. »

Tatiana, originaire de Biélorussie, était arrivée en Israël en avril 1998 avec un visa de tourisme. On lui avait promis un emploi de femme de ménage dans un hôtel de la station balnéaire d'Eilat, en lui disant que son salaire lui permettrait de subvenir aux besoins de sa mère et de son fils de six ans. Tatiana fut accueillie à Eilat par un homme qui avait prétendu être envoyé par l'hôtel dans lequel elle devait travailler. Il l'emmena en fait dans un endroit où elle fut contrainte de se prostituer. Elle devait rembourser son "prix de vente" et le coût de son voyage, lui avait-on dit.

Tatiana avait bien mis au point différents scénarios d'évasion, mais elle fut finalement libérée à l'issue d'une descente de police : l'une de ses amies avait pris contact avec le consulat de Biélorussie, lequel avait prévenu la police. Tatiana fut ensuite placée en détention comme migrante en situation irrégulière dans la prison de Neve Tirza en attendant son rapatriement. Trois jours après son arrestation, elle trouva sur son lit une lettre anonyme dans laquelle on menaçait de la tuer et de s'en prendre à sa famille si elle racontait ce qui lui était arrivé. Tatiana désirait témoigner mais craignait les représailles des trafiquants qui connaissaient tous les renseignements figurant sur son passeport ainsi que l'adresse de sa famille en Biélorussie. Une requête avait donc été adressée au directeur de la police pour lui expliquer qu'il serait beaucoup trop dangereux pour Tatiana de témoigner devant le tribunal si elle n'était pas protégée. Celui-ci répondit que la

³ Les rédacteurs d'Amnesty International avaient choisi le prénom "Arthur".

police israélienne ne pouvait garantir la sécurité d'aucun individu en dehors d'Israël. Tatiana avait néanmoins témoigné, en juin 1999, et fut rapatriée dans le courant du mois. Bien qu'elle eût demandé à être renvoyée en Pologne ou en Lituanie, d'où elle serait rentrée en Biélorussie en voiture, les autorités israéliennes l'avaient renvoyée directement en Biélorussie, où l'un de ses parents l'aurait emmenée vers une destination inconnue.

Voici maintenant le cas de Valentina, une jeune femme de vingt-sept ans, d'origine ukrainienne. Elle était arrivée en Israël en août 1998 pour y travailler, pensait-elle, comme représentante. Le ressortissant israélien qui lui avait proposé cet emploi s'était occupé du visa et avait organisé le voyage. Valentina, qui était attendue à l'aéroport, avait d'abord été emmenée dans un hôtel. Le lendemain, on lui confisqua son argent, son passeport et son billet de retour. Puis, elle fut emmenée dans un appartement où elle resta séquestrée pendant deux mois.

Valentina racontait son calvaire en Israël : « Les conditions de vie étaient terribles. Une fille a travaillé au sous-sol pendant huit mois, elle a attrapé la tuberculose à cause de l'humidité qui y régnait. La plupart des filles souffraient de diverses maladies vénériennes. Je ne souhaiterais même pas à mes ennemis de subir ce qui nous a été infligé... J'ai eu une dépression nerveuse, explique-t-elle. Je voulais m'enfuir mais il y avait des barreaux aux fenêtres et des gardiens étaient là tout le temps, jour et nuit. Un jour, j'ai demandé à un client de m'aider mais il faisait partie de leur groupe et les propriétaires m'ont battue. Je n'avais nulle part où aller... »

Valentina avait tout de même réussi à s'évader avec une autre femme en sautant du premier étage d'un immeuble. Quand elles retournèrent à la maison de prostitution pour aider une autre de leurs amies à s'enfuir, elles furent interpellées par la police qui opérait au même moment. Valentina avait été arrêtée en mars 1999 pour séjour irrégulier. Elle était heureuse de l'intervention de la police mais craignait de témoigner car les proxénètes connaissaient l'adresse de sa famille en Ukraine. Valentina ignorait combien de temps les autorités israéliennes allaient la maintenir en détention.

Nina était une jeune fille de dix-neuf ans originaire de Minsk, en Biélorussie. Elle était arrivée elle aussi en Israël à la fin de 1998 avec un visa de tourisme, sans savoir ce qui l'attendait. Elle fut séquestrée

trois mois dans une maison de prostitution à Haïfa, puis fut enlevée sous la menace d'une arme, vendue pour 1000 dollars, battue et violée. Après s'être enfuie, elle retourna dans la première maison de prostitution en espérant gagner suffisamment d'argent pour payer son billet de retour en Biélorussie. Nina fut ensuite arrêtée lors d'une descente de police dans un salon de massage de Tel Aviv, en mars 1999, et incarcérée dans la prison de Neve Tirza pour être reconduite à la frontière. Le procureur du district de Haïfa lui avait interdit de quitter Israël, afin qu'elle témoigné contre les trois hommes qui l'avaient enlevée. « Je veux rentrer chez moi, déclara-t-elle, mais il est possible que le procès de Moïse [l'homme accusé de l'avoir violée] n'ait pas lieu avant six mois. Je veux aussi être sûre que Moïse⁴ ira en prison. »

« C'est une délinquante, expliquait Moshe Nissan, porte parole de la police de Haïfa. Elle a résidé en Israël sans permis de séjour. Il est évident qu'elle ne témoignerait pas si elle n'était pas en détention. » Nina fut finalement rapatriée en juin 1999 après avoir été détenue plus de deux mois.

Amnesty International ne put obtenir des autorités israéliennes aucune statistique sur le nombre de procédures pénales engagées, ni de données sur les poursuites ou les condamnations prononcées dans ces affaires contre les proxénètes.

Un autre témoignage similaire nous est laissé par un article du *Jerusalem Post* du 13 juillet 2000, qui relatait le procès de Boris Yasser, 18 ans. Celui-ci était inculpé en Israël de kidnapping, menaces, contrefaçon de documents, coups et blessures, proxénétisme et viol. Boris Yasser était accusé d'avoir aidé son père à faire venir clandestinement quatre jeunes ukrainiennes et de les avoir forcées à se prostituer. Les jeunes femmes, âgées de 19 à 22 ans, arrêtées elles aussi pour être entrées illégalement sur le territoire national, expliquèrent qu'on leur avait proposé un travail de vendeuse. Une fois le travail accepté, elles avaient été conduites en Israël, via Chypre. Arrivées à Haïfa, on leur avait alors confisqué leurs passeports pour leur donner de fausses pièces d'identité israéliennes. Deux des filles avaient ensuite été vendues à un bordel de Tel Aviv pour 3000 dollars chacune. Les deux autres avaient été séquestrées dans un appartement de Rishon Lezion et forcées de se prostituer. Boris Yasser conduisait

⁴ Le rapport donne simplement « X ».

les jeunes femmes aux clients, entre 15 et 20 par jours. Les filles ne recevaient pas un centime. L'une d'elle avait été très sérieusement battue après avoir tenté de s'enfuir. Plus tard, elle avait réussi à téléphoner à ses parents en Ukraine pour appeler à l'aide, et ce sont ces derniers qui avaient contacté l'ambassade ukrainienne.

En 1998, le consul de Hongrie à Tel Aviv, Andrea Horvath, s'était aussi plaint que quatre jeunes femmes hongroises qui avaient rencontré leur futur employeur dans une discothèque de Budapest, étaient visiblement détenues dans des maisons de Tel Aviv et contraintes de se prostituer.

Le magazine américain *Moment* – “le magazine de la culture juive” – avait publié en avril 1998 un article dans lequel on pouvait lire que les filles russes étaient très appréciées des clients israéliens. Il y avait parmi eux des hommes de lois, des policiers, mais surtout, une proportion importante de ces clients étaient des juifs ultra-orthodoxes qui venaient parce qu'ils ne pouvaient avoir de relations avec leurs femmes du fait des proscriptions religieuses⁵. Le jeudi après-midi, des bus entiers les amenaient de Jérusalem à Tel Aviv.

Parmi les prostituées se trouvaient aussi des prostituées arabes, virtuellement réduites à un état d'esclavage. Certains de leurs clients juifs venaient après un attentat palestinien pour se venger sur des prostituées palestiniennes.

Mais les proxénètes tiraient aussi bénéfice de la colère des Arabes, d'après ce qu'on peut lire dans le livre d'un Israélien intitulé *La terre promise, pas encore*, publié en 2002. Voici ce que l'auteur écrit au sujet de ces mafieux “russes” en Israël : « Les Russes, c'est des Africains blancs. Ils sautent sur tout ce qui brille. Ils sont prêts à tout pour réussir, les pires magouilles, les pires méfaits. J'ai lu dans le journal qu'un Russe faisait tapiner des filles habillées en soldat dans les Territoires. C'est pas con. A force de se faire bastonner par les militaires, ça doit leur donner des envies, aux Arabes⁶ ! »

Le rapport publié par le Centre féministe d'Haïfa constitue une autre source d'informations. Il s'appuie principalement sur les entre-

⁵ Sur les proscriptions religieuses, cf. *Psychanalyse du judaïsme* (2006) p. 360 ; et *Le Fanatisme juif*, (2007), p. 313.

⁶ Michaël Sebban, *La terre promise, pas encore*, Ramsay, 2002, p. 99. Les juifs venant de Russie – plus d'un million depuis l'effondrement du communisme – sont appelés “Russes” par les Israéliens.

tiens effectués auprès de 106 femmes victimes de la traite et interrogées entre 2001 et 2002 dans les prisons israéliennes et les différents refuges. Les auteurs du rapport indiquaient l'incapacité des différentes autorités à affronter les mafias et mettaient également en cause l'implication de certains policiers, comme clients des maisons de passe, mais aussi comme collaborateurs des proxénètes.

Les femmes interrogées avaient été vendues entre 5000 et 10 000 dollars. Elles avaient travaillé sans interruption, n'ayant jamais pu avoir de congés, même pendant les périodes de règles. Un tiers d'entre elles avaient été victimes de violences quotidiennes. Les clients et les proxénètes les considéraient comme des objets et les battaient sans relâche. Environ 10 % étaient à peine nourries. La moitié avait aussi avoué que beaucoup de policiers fréquentaient régulièrement ces maisons closes, et ceux-ci avaient non seulement des relations amicales avec les proxénètes, mais étaient souvent en affaire avec eux.

Cette industrie était toujours en plein essor en 2005, à en croire le rapport d'une commission d'enquête du Parlement israélien, révélé le 23 mars 2005 et rapporté par l'Agence France Presse. La traite des Blanches en Israël était une activité qui générait un chiffre d'affaires d'environ un milliard de dollars par an. Le rapport précisait que 3000 à 5000 femmes entraient chaque année clandestinement en Israël pour travailler dans la prostitution. Ces femmes étaient séquestrées dans environ 300 à 400 maisons closes dans différentes régions du pays. Elles étaient vendues pour une somme variant entre 8000 et 10 000 dollars et servaient ensuite d'esclaves sexuels 7 jours sur 7, à raison de 14 à 18 heures par jour⁷. Elles ne percevaient que 20 shekels (4 dollars) sur les 120 payés en moyenne par chaque client. Le reste de la somme revenait au proxénète ; mais certaines ne recevaient absolument rien. L'étude menée à la demande de la commission avait aussi montré que le public israélien ne considérait pas la traite des Blanches comme une violation des Droits de l'Homme.

La commission pointait aussi du doigt les faiblesses de la justice israélienne sur le sujet. De fait, l'instruction des dossiers de plainte durait très longtemps, ce qui favorisait les menaces, voire les assassinats des plaignantes. On apprenait aussi à cette occasion que les magistrats étaient souvent eux-mêmes soudoyés par les proxénètes. Les procureurs généraux exigeaient des peines extrêmement minimes

⁷ Les chrétiennes en âge de procréer représentent aujourd'hui environ 2 % de l'humanité. C'est une "marchandise" rare, et recherchée par les proxénètes.

et ne demandaient même pas de dommages et intérêts pour les victimes. Les magistrats faisaient aussi bénéficier les proxénètes de l'immunité en les utilisant prétendument comme des indicateurs du monde du crime.

Quelques cinéastes israéliens, et c'est tout à leur honneur, se sont penchés sur le calvaire de ces jeunes femmes européennes. Le téléfilm d'Eyal Halfon intitulé *Quel endroit merveilleux* (2005) montre des femmes venues d'Ukraine qui débarquent en Israël où elles espèrent gagner un peu d'argent. Mais à la place de ce qui leur a été promis, elles se retrouvent réduites en esclavage, violées par leurs proxénètes et forcées de se prostituer. Le téléfilm montre aussi des ouvriers thaïlandais travaillant comme des forçats dans une exploitation agricole en Israël.

On pourra voir aussi sur ce sujet le film d'Amos Gitaï, *Terre promise*, sorti en 2005, qui montre le calvaire de jeunes femmes d'Europe de l'Est tombées dans un réseau de prostitution. Elles sont vendues aux enchères comme du bétail, en pleine nuit, dans le désert, puis elles échouent dans des bordels sur les bords de la mer Morte.

La mafia "russe" à Chypre

A Chypre, la situation était manifestement la même qu'en Israël, au moins dans le nord de l'île, sous domination turque. La zone conquise par les Turcs en 1974 était devenue, selon l'expression d'un diplomate européen, « un État voyou ». Un État qui n'était d'ailleurs reconnu que par la seule Turquie et qui servait de refuge à tous les truands. Cet État était couvert de centaines de maisons de passe et de 37 casinos, dans lesquels on blanchissait l'argent des trafics de la drogue et de la prostitution. Plus de 10 000 musulmans pakistanais, syriens ou bangladais y arrivaient chaque année, grâce à un visa librement délivré par la Turquie. Ils pouvaient ensuite passer au sud de l'île, et donc entrer dans l'Union européenne.

Théoriquement, la partie turque était réputé plus pauvre que la partie grecque, mais les touristes pouvaient se rendre compte du défilé ininterrompu de voitures de luxe. Des maisons aussi vastes que des châteaux y poussaient comme des champignons, au même rythme que les bordels multicolores autour des bases militaires turques. Cet endroit était effectivement un repère de la mafia. *Le Figaro* du 28 décembre 2005 citait les propos d'un policier européen : « Une dizaine de caïds britanniques et israéliens y sont réfugiés et ne peuvent

pas quitter ce territoire. Ils y prospèrent, car la route de la drogue venue d'Afghanistan passe par la Turquie, et l'argent est blanchi ici⁸. »

Les filles d'Europe de l'Est y étaient "cassées" dans les bordels militaires de l'île, avant de continuer en Albanie et de finir sur les trottoirs des villes européennes. Cette mésaventure avait failli arriver à Elena Potoran. Elena, 20 ans était née à Chisinau, en Moldavie et se souviendra toute sa vie de son séjour à Chypre. Le cauchemar de la jeune fille avait commencé un an auparavant, lorsque, après avoir accepté un contrat de serveuse, elle avait été vendue dès son arrivée à Nicosie au propriétaire d'un bordel. Le *Crazy Night* était situé à côté du *Sexy Lady*, du *Harem Night Club* et du *Lipstick*. Dès le soir venu, les établissements se remplissaient de soldats turcs. Le "propriétaire" d'Elena, un proxénète nommé Ailan, l'avait d'abord faite violer par des clients avant de la faire opérer dans des conditions sordides pour lui faire élargir le vagin. Durant sa convalescence, Elena avait réussi à prévenir son père, en Ukraine. Ce dernier s'était adressé à une organisation non-gouvernementale spécialisée dans la défense des victimes de trafics humains, Strada International. A Chypre, un prêtre russe orthodoxe, le père Savvas, avait servi de relais et avait approché les autorités turques. Il racontait : « Les fonctionnaires du nord ont répondu qu'ils ne pouvaient rien faire, que le propriétaire du cabaret était un homme influent. » Un diplomate européen confirmait ses propos : « Les gens qui ont du pouvoir à Chypre nord sont tous acquinés avec les mafias qui ont l'argent. »

Le prêtre ne se découragea pas et se tourna alors vers Matthew Palmer, le chargé d'affaires de Washington à Chypre. Celui-ci parvint à faire libérer Elena. Le fait est qu'Ankara ne pouvait rien refuser aux Américains, qui étaient les plus ardents défenseurs de l'entrée de la Turquie dans l'Union européenne⁹. « Elena est aujourd'hui rentrée chez elle, expliquait le père Savvas, mais elle est complètement traumatisée. »

Cette tragédie ne trouve que peu d'écho dans les médias occidentaux, et l'on n'entend jamais les politiciens et les célébrités du

⁸ Les "Britanniques" avaient aussi la nationalité israélienne. Le Centre américain d'études stratégiques et internationales estimait alors à 1 milliard de dollars par mois les sommes douteuses transférées de Russie vers l'île de Chypre.

⁹ Les liens étroits entre Israël et la Turquie s'expliquent par l'influence des Donmehs dans les gouvernements turcs successifs. Les Donmehs sont des musulmans, mais seulement en apparence. Cf. *Psychanalyse du judaïsme* (2006), pp. 158-163.

show business protester contre cet ignoble trafic. Imaginons maintenant ce qu'il en serait si des Européens avaient réduit en esclavage des milliers de jeunes femmes juives et les avaient soumises à toutes sortes de sévices. Mais le silence médiatique sur ce sujet est finalement bien compréhensible si l'on observe les liens qui unissent les mafieux aux responsables de la petite "communauté médiatique internationale".

2. L'Âge d'or de la traite des Blanches

La traite des Blanches n'a pas commencé avec l'effondrement de l'empire soviétique. Déjà, à la fin du XIX^e siècle, les populations occidentales s'en alarmaient.

En Europe centrale, où demeuraient alors la majorité des juifs d'Europe, les proxénètes sillonnaient les campagnes appauvries pour convaincre les paysans que leur fille pourrait gagner de l'argent aux Etats-Unis en tant que femme de ménage. Ils expliquaient aux parents qu'après quelque temps, leur enfant aurait remboursé le prix du voyage et pourrait commencer une vie meilleure au pays de la liberté. C'est ainsi que des dizaines de milliers de jeunes filles se retrouvèrent dans les bordels du nouveau monde, à New York, Rio de Janeiro ou Buenos Aires. Les filles des paysans n'étaient d'ailleurs pas les seules victimes. Toute la foule des promeneuses, des ouvrières, des immigrantes constituaient la masse des victimes potentielles de la traite.

Dans l'Empire austro-hongrois, la population juive était là aussi importante. La capitale des Habsbourg comptait, vers 1900, plus de 150 000 juifs, et ici comme en Pologne et en Ukraine, les maisons closes et les trafiquants de femmes vers l'Amérique ou l'Orient étaient des membres de cette petite communauté. La capitale autrichienne leur servait de lieu de transit entre Galicie et Pologne d'une part, la Serbie, la Turquie et la Roumanie, de l'autre. Ces pourvoyeurs, recruteurs et marchands de filles y envahissaient les lieux publics.

La Galicie et la Bukovine, dans le sud de la Pologne actuelle, étaient les hauts lieux de la traite. Les autorités policières identifièrent ainsi entre 1904 et 1908 plus d'une centaine de ces trafiquants juifs galiciens, dont une quarantaine de femmes. Ces réseaux criminels de recruteurs de filles prenaient souvent la forme d'entreprises familiales. Certains nouaient des relations jusqu'en Argentine et en Inde. Une cinquantaine de proxénètes de Czernowitz (où l'on comptait 30 000 juifs), étaient ainsi en rapport avec Bombay. A la tête de ces clans

familiaux de gangsters, spécialistes héréditaires de la traite des Blanches, on rencontrait souvent d'énergiques matrones, organisatrices d'une prostitution internationale, de Constantinople à Buenos Aires. Rosa Langer, par exemple, était à la tête d'une organisation qui fournissait en chair à plaisir les pays balkaniques¹⁰. En 1896, elle fut arrêté et emprisonnée à Vienne.

Petite soeur

Il faut savoir que les proxénètes juifs ne raffaient pas seulement la "marchandise" chrétienne, mais prospéraient aussi sur l'exploitation des filles de leur propre tribu : « Des trafiquants juifs incontestablement, s'y trouvaient compromis avec les filles de leur nation qu'ils exploitaient », écrit le professeur Jacques Solé, dans son livre intitulé *L'Age d'or de la prostitution, de 1870 à nos jours*¹¹.

Le journaliste français Albert Londres, avait déjà écrit un livre sur ce sujet en 1927, intitulé *La Traite des Blanches, Le Chemin de Buenos Aires*. Son enquête l'avait mené en Pologne, où des juives pauvres étaient envoyées se prostituer en Amérique du Sud par leurs propres familles.

Albert Londres nous montrait le jeu des proxénètes : « Les voici qui débarquent à Varsovie... Ils opèrent à domicile. Ils s'adressent d'abord aux parents, et ensuite, seulement ensuite, à la fille. Ils n'enlèvent pas, ils traitent... A Varsovie, à Cracovie, à Lvov, de vieilles femmes qu'ils payent toute l'année n'ont d'autre métier que de leur signaler la bonne marchandise. Telle maison ne vaut rien : les filles n'ont pas de santé. Se méfier de cette famille : le père et la mère ont l'intention de demander cher... Emmène la cadette, l'aînée est paresseuse !... ils les achètent aux parents, par contrat. Un contrat âprement discuté, dûment signé, bellement paraphé... La famille demande cent cinquante zlotis par mois, et pendant trois ans au moins. L'acheteur n'en offre que cent. Sous le souffle de l'indignation, la barbe du père frémit. Il fait approcher sa fille. Il la montre une nouvelle fois. Est-elle vierge ? Il le jure sur la sainte Thora... Une

¹⁰ Raphaël Viau et F. Bournand, pp. 91, 93, 97 ; in Georges Valensin, *La Vie sexuelle juive*, Les Éditions philosophiques, 1981, pp. 65, 66.

¹¹ Jacques Solé, *L'Age d'or de la prostitution, de 1870 à nos jours*, Plon, 1993, p. 80. Jacques Solé s'est documenté essentiellement à partir du livre d'un historien juif américain, Edward J. Bristow : *Prostitution and Prejudice. The Jewish Fight against White Slavery, 1870-1939*, Clarendon Press, 1982.

famille est sauvée de la misère. A une autre¹² ! » Voilà comment des milliers de jeunes juives de Pologne émigrèrent vers le nouveau monde.

Jacques Solé écrit ici : « Les juifs occupent très vite une place importante en même temps qu'ils organisent l'exportation de leurs femmes en province, en Turquie ou outre-mer... Dès la fin des années 1870, les plus hardis ou entreprenants glisseront avec leur cheptel de Pologne en Argentine¹³. »

Des promesses de travail ou de mariage parvenaient à convaincre les familles de laisser partir des jeunes filles de quatorze ans. Un article du 3 octobre 1869, paru dans le journal *Golos* de Saint-Petersbourg, relevait déjà, au sujet des trafiquants juifs de Galicie et de Roumanie : certains « se marient plusieurs fois, dans des localités différentes, avec de belles et jeunes Juives, pour les vendre ensuite en Orient et en Afrique¹⁴. »

Entre la Russie et l'Allemagne des frontaliers aidaient leurs congénères proxénètes à faire traverser la frontière aux femmes qu'ils allaient livrer à la prostitution. Une petite ville de Galicie autrichienne leur servait de quartier général avant le passage de la frontière : Oswiecim, aujourd'hui plus connue sous le nom d'Auschwitz¹⁵.

En 1889, en Pologne et en Ukraine, 22 % des femmes retenues dans les maisons de prostitution (1122 sur 5127) étaient juives. La plus grande partie des prostituées étaient donc des chrétiennes, retenues dans des maisons juives. Le consul américain notait d'ailleurs en 1908 que le "business" de la prostitution était presque exclusivement le fait des juifs¹⁶.

Le procès de Lemberg

La traite des blanches commença à scandaliser l'opinion européenne à partir du début des années 1880. En 1892, surtout, le procès de Lemberg (aujourd'hui Lvov), en Galicie, avait été retentissant. Vingt-huit juifs y étaient accusés de proxénétisme. Le réseau était composé de recruteurs, de transporteurs et d'agents locaux en

¹² Albert Londres, *La Traite des Blanches*, 1927, 1984, pp. 144-150.

¹³ Jacques Solé, *L'Âge d'or de la prostitution*, op. cit., pp. 117-119.

¹⁴ Roger Gougenot des Mousseaux, *Le Juif, le judaïsme et la judaïsation des peuples chrétiens*, Plon, Paris, 1869, 2^e édition, 1886, p. 39 de l'introduction.

¹⁵ Edward Bristow, p. 124, in Jacques Solé, op. cit., pp. 121, 122.

¹⁶ Edward J. Bristow, *Prostitution and Prejudice*, op. cit., pp. 23, 63, 56.

Turquie. Les filles étaient envoyées vers Constantinople, l'Égypte, l'Afrique du Sud, l'Inde et l'Amérique.

En 1899, François Trocase, un journaliste français qui avait vécu 22 ans en Autriche-Hongrie, avait publié un livre intéressant sur la situation dans le pays, intitulé *L'Autriche contemporaine telle qu'elle est*. Voici ce qu'il écrivait : « Les Juifs ont inculqué à la jeunesse féminine, en Autriche, des mœurs dissolues, des habitudes déplorables, une démoralisation inouïe. La bassesse native de leurs sentiments, l'argent et le manque absolu de conscience, les prédisposent singulièrement au rôle de séducteurs. Aussi, la prostitution guette-t-elle, à chaque porte, les jeunes filles qui, dans les grandes villes, deviennent en si grand nombre les servantes des Juifs. On ne risque guère de se tromper en disant que le plus grand nombre de malheureuses filles qui se corrompent et se prostituent, dans les grandes cités autrichiennes, doivent aux Juifs leur première chute... Certes, parmi les crimes qu'éclaire le soleil, les chrétiens ont trop souvent aussi leur part ; mais jamais encore on a eu, en Autriche, à leur reprocher de faire le commerce d'exportation des vierges chrétiennes. Cette honteuse spécialité qui déshonore notre siècle appartient aux Juifs seuls et de façon exclusive. Il faut leur en laisser l'infamie. Pendant longtemps, on en a ignoré les détails. On voyait des jeunes filles, en grand nombre, disparaître mystérieusement, sans savoir ce qu'elles devenaient. Ce fut le procès jugé en 1892 dans la capitale de la Pologne autrichienne, à Lemberg, qui nous l'a finalement appris. Vingt-huit Juifs étaient accusés de rapt et de trafic de jeunes filles. Ces misérables avaient attiré dans un piège savamment préparé un grand nombre de chrétiennes dont la plupart fréquentaient encore les écoles. Ils leur avaient promis les conditions les plus brillantes pour les décider à aller à l'étranger. Aussitôt qu'elles eurent franchi la frontière, on les traita comme des esclaves et toute tentative de fuite fut rudement réprimée. Arrivées en Turquie, elles furent vendues à des maisons de prostitution à raison de mille marks chacune, en moyenne. Or, quels sont les propriétaires de semblables maisons en Turquie ? Les Juifs seuls ; pas d'autres. Celles de ces pauvres victimes qui voulurent résister furent enfermées dans des cachots souterrains et rendues dociles à force de mauvais traitements. Lorsqu'enfin la police se décida à intervenir, soixante de ces jeunes filles furent délivrées. On put les arracher aux griffes des barbares. Mais hélas, elles étaient perdues corps et âmes. Le procès dura dix jours. Il mit en lumière les détails monstrueux. Il fut clairement établi

que des centaines de jeunes filles avaient été entraînées par cette bande à Lemberg dans la honte, le désespoir, la maladie et la mort. Par suite des lacunes de la législation, les coupables ne furent condamnés qu'à des peines insignifiantes. Le chef de la bande, Isaac Schafenstein, en fut quitte pour un an d'emprisonnement. Tous les autres firent seulement quelques mois de réclusion et recommencèrent leur sinistre commerce, en y mettant un peu plus de ruse et de mystère. Ce qu'il y eut de plus révoltant dans cette triste affaire, c'est que le signataire des contrats de vente et de livraison eut l'audace de proclamer hautement, au début du procès, sa non-culpabilité : "Vous n'avez pas à vous occuper de moi, dit-il aux juges, que je vende des habits, des fruits, des veaux ou des femmes, peu importe. Je fais du commerce et personne n'a rien à y voir." En parlant ainsi, l'accusé, nous le savons, se tenait exactement sur le terrain de la morale juive, qui permet de pratiquer, vis-à-vis des êtres humains, toute affaire qui n'est pas interdite par le Talmud à l'égard des animaux¹⁷. »

Le procès de Lemberg, fut naturellement exploité par les antisémites. En 1918, des émeutes anti-juives eurent encore lieu dans la ville, ce qui prouve que le trafic ne s'était pas arrêté. A cette époque, au parlement autrichien, on débattait de la disparition de domestiques chrétiennes qui étaient emmenées vers des bordels à l'étranger.

Selon François Trocase, « deux millions de Juifs établis dans le pays avaient autant de servantes que les 28 millions d'Austro-Hongrois ; les neuf dixièmes d'entre elles étaient chrétiennes ; souvent, elles avaient pour mission de satisfaire le fils de la maison, "afin qu'il ne soit pas malade avant le mariage". » François Trocase évoquait encore le rôle des employeurs israélites. L'un deux, gros industriel dans le tissage en Silésie, se vantait d'avoir possédé plus de mille de ses ouvrières. Et Trocase concluait : « Les abus que les Juifs commettent contre les femmes ont puissamment contribué à l'explosion de colère qui a donné lieu à l'antisémitisme autrichien... A en parler, la haine devenait indicible¹⁸. »

¹⁷ François Trocase, *L'Autriche juive*, 1899, in Léon de Poncins, *Israël destructeur d'empires*, Mercure de France, 1942, pp. 88-92.

¹⁸ François Trocase, *L'Autriche contemporaine telle qu'elle est*, Éd. Pierret, Paris, 1899, pp. 148-157, in Georges Valensin, *La vie sexuelle juive*, op. cit. pp. 142-144. Dans le traité Keriboth du Talmud (11a et 11b), le livre sacré du judaïsme, il est écrit que les Pharisiens ont le droit de violer leurs servantes goyes (non juives).

Adolf Hitler tenait quelques propos similaires dans *Mein Kampf* : « Le rôle que joue les Juifs dans la prostitution et surtout dans la traite des Blanches pouvait être étudié à Vienne plus aisément que dans toute autre ville de l'Europe occidentale, exception faite, peut-être pour les ports du sud de la France¹⁹. » Et Hitler ajoutait : « La première fois que je constatais que c'était le Juif impassible et sans vergogne qui dirigeait de la sorte, avec une expérience consommée, cette exploitation révoltante, du vice dans la lie de la grande ville, un léger frisson me courut dans le dos. Puis la fureur s'empara de moi. »

En France, Léon Blum était devenu le chef du gouvernement du Front populaire, en 1936. Il avait publié en 1907 un livre intitulé *Du Mariage*, et l'ouvrage avait été réédité peu avant son avènement au pouvoir. Léon Blum y faisait très explicitement l'apologie du vagabondage sexuel pour les jeunes filles chrétiennes : « Qu'elles se donnent quand il leur en vient l'envie », écrivait-il (page 279). « La virginité, rejetée gaiement et de bonne heure », était pour lui la solution. (page 265). « Qu'avant le mariage, la femme dépense tout ce qu'il y a d'ardent dans son instinct, tout ce qu'il y a de mobile dans son caprice ; qu'elle s'épuise, par un nombre indéterminé d'aventures. » (page 25). Léon Blum insistait encore : « Il est barbare qu'en pleine vigueur de sa jeunesse, la vierge sous peine de déchéance et de déshonneur, soit tenue de réfréner en elle l'instinct qui est le mouvement même de la nature. » (page 296). Et il s'adressait directement aux jeunes filles de France : « Le sentiment d'honneur qui vous protégeait était artificiel et stupide... » (page 265).

Il fallait donc en finir avec ces vieux préjugés véhiculés par le catholicisme réactionnaire : « Je pense que dans l'avenir, rien ne devra subsister de ces manières. » (page 280). « Votre préjugé n'est plus rien, dès qu'on l'isole des mœurs sauvages ou de l'ascétisme religieux qui l'ont supporté jadis. Il correspond, comme on dit, à une survivance des âges passés de la civilisation. » (page 292).

De l'autre côté du Rhin, dans l'Allemagne nationale-socialiste, Julius Streicher, le directeur du journal antisémite *Der Stürmer*, avait écrit un article au sujet du livre de Léon Blum. Sa conclusion était peut-être un peu brutale : « Il prétend y traiter du problème sexuel. En réalité, cet ouvrage est un appel invitant tous les juifs à souiller systématiquement et méthodiquement les femmes et les jeunes filles non juives. »

¹⁹ Bristow, p. 84 ; *Mein Kampf*, Nouvelles Editions latines, p. 66.

A Rio et Buenos Aires

L'écrivain juif autrichien Stefan Zweig, qui s'était exilé au Brésil après l'arrivée d'Hitler au pouvoir, a laissé un témoignage sur les prostituées de Rio de Janeiro. En août 1936, il écrivait ainsi : « Des négresses noires comme la nuit aux cheveux bouffants, aux seins nus, vous dévisagent d'un air hébété et indifférent, telles des statues en bois, des Françaises fardées, en chemisettes voyantes ou en shorts provocants, chantonnent et vous appellent, des Juives orientales vous promettent les luxures les plus folles, il y a aussi des mulâtresses dans toutes les nuances de café au lait²⁰... »

Les bordels constituaient un élément bien connu de la société brésilienne. En 1879, trente-neuf proxénètes juifs furent expulsés du pays, mais en dépit des nombreuses expulsions qui se succédaient, les proxénètes y restèrent jusqu'à la Première Guerre mondiale.

Les filles arrivaient d'abord par Buenos Aires, en provenance de Hambourg. La célèbre Compagnie maritime allemande d'Albert Ballin, un homme d'affaires juif propriétaire de la Hamburg-America Line, fut ainsi utilisée, grâce à des complicités, afin d'approvisionner en jolies filles les bordels de Buenos Aires. Edward Bristow note ici très justement un des traits caractéristiques d'une mentalité très particulière : « Pour celles qui avaient jusqu'alors conservé quelques illusions, la traversée maritime constituait le moment de vérité. Le changement de ton de leurs protecteurs, chargé de les démoraliser, suffisait à leur annoncer leur tragique destin²¹. »

L'historien "brésilien" Marc Raizman présentait les choses ainsi : « Certains d'entre eux parcouraient l'Europe centrale à la recherche de belles jeunes filles juives à marier. Après le mariage, le proxénète prenait prétexte de ses affaires pour s'absenter, en offrant un billet pour Buenos Aires et la promesse de se rencontrer là-bas. Quand elles arrivaient en Argentine ou au Brésil, leur mari n'était pas là, mais une femme se présentait comme sa tante. Les jeunes femmes, souvent âgées de 18 ans au plus, tombaient ainsi dans les réseaux de proxénétisme. Beaucoup se suicidèrent. »

Dans les années 1920, le journaliste Albert Londres relatait ce qu'il avait vu sur place : « A côté des "Franchuchas" [des Françaises], qui forment "l'aristocratie" des prostituées de Buenos Aires, écrivait-il, les "Polaks" sont le tiers-état : deux pesos. » Et les souteneurs, ici

²⁰ Stefan Zweig, *Journaux*, 1912-1940, 1984, Belfond, 1986, p. 266.

²¹ Bristow, p. 124, in Jacques Solé, *L'Age d'or de la prostitution*, op. cit., pp. 121-123.

aussi, étaient des juifs de Pologne : « Officiellement, ils se disent marchands de fourrures. » Mais en réalité, ils étaient surtout des proxénètes²².

Les voyages d'importation qu'ils faisaient en Europe ne cessèrent jamais pendant toute cette période : de trois à six par an. Cette industrie du vice s'était organisée dès la fin des années 1890 pour former une sorte de syndicat, appelé le Zwi Migdal. Puis, en 1906, les gangsters s'étaient constitués légalement en association. Grâce à l'appui de policiers ou de politiciens corrompus, leur réseau de maisons et de filles était devenu une vraie puissance dans les années 1920²³. Le syndicat était dominé par un certain Dickenfaden, « vrai Napoléon des souteneurs juifs de Buenos Aires », écrit Jacques Solé. Il était arrivé de Varsovie en 1885, et il y mourut en 1927, comblé d'argent et de considération.

Les patrons du Zwi Migdal organisaient de véritables ventes de femmes. Une fois débarquées, à Buenos Aires ou à Montevideo, les filles abordaient leur bordel argentin où, après déshabillage complet, elles étaient parfois mise à l'enchère²⁴. Les trafiquants, eux, s'affichaient ostensiblement, au théâtre ou à l'opéra, habillés de manière élégante, avec de gros diamants aux doigts. Ils avaient leurs clubs, leurs organisations et leurs codes secrets.

Sur les 199 maisons closes recensées à Buenos Aires en 1909, 102 étaient tenus par des juifs, portant des noms juifs (mais l'on sait que de nombreux juifs changent de noms) ; et plus de la moitié des prostituées étaient juives. Il convenait d'y ajouter de nombreux pourvoyeurs. Les uns et les autres faisaient souvent l'objet de mesures d'expulsion qui portaient jusqu'au Brésil et les refoulaient en Pologne, mais ils revenaient toujours en Argentine, tout en conservant leurs liaisons avec Varsovie. On comptait, en 1930, 400 profiteurs très officiels de la prostitution à Buenos Aires tandis qu'à Varsovie près de 600 autres étaient suspectés de nourrir leur trafic.

Marc Raizman note ici que le mot portugais pour "souteneur" est "cafetão". Et il explique qu'il s'agit d'un mot dérivé de "caftan", comme on appelait ces long manteaux noirs portés par les juifs orthodoxes d'Europe de l'Est. C'est aussi ce qu'écrit Edward Bristow : « A Rio de Janeiro, les immigrants juifs de Russie, de Pologne, de Hongrie et de Roumanie étaient tellement identifiés au

²² Albert Londres, *La Traite des Blanches*, 1927, op. cit., pp. 144-150.

²³ Jacques Solé, *L'Âge d'or de la prostitution*, op. cit., pp. 122, 123.

²⁴ Bristow, p. 309, in Jacques Solé, *L'Âge d'or de la prostitution*, op. cit. p. 135.

proxénétisme, à la fin des années 1880, que le “caftan”, le long manteau juif traditionnel, était synonyme de proxénète. » (p. 113).

Le Zwi Migdal était encore tout-puissant dans les années 1920, avec ses centaines de bordels et ses milliers de prostituées. Les gangsters qui le dirigeaient avaient aussi investi dans d'autres activités criminelles : le trafic de cocaïne et d'héroïne, l'extorsion de fonds, le racket, les cambriolages et, aux Etats-Unis, en cette époque de Prohibition, le trafic clandestin d'alcool.

Aujourd'hui, la population juive du Brésil est de 150 000 personnes, dont 70 000 vivent à São Paulo, le cœur commercial du pays, et 30 000 à Rio. Marc Raizman est très fier de nous citer les noms de toutes ces personnalités juives du Brésil qui ont réussi dans les affaires, le show business et l'industrie culturelle. A la fin des années 1990, le président du Brésil s'appelait Fernando Henrique Silva Cardozo, et sa fille s'était mariée avec un juif. « Il a un petit-fils dont le nom de famille est Zylberteïn », écrit Raizman. Et l'historien précise aussi que Cardozo est un nom de “converso”, c'est-à-dire de bon catholique en apparence, mais seulement en apparence. Les sociétés multiculturelles, on le sait, sont toujours propices à l'élévation des enfants d'Israël²⁵.

De Londres à New York

Avant la Première Guerre mondiale, Londres était aussi une place importante du proxénétisme juif. De nombreuses jeunes filles y échouaient dans des maisons de débauche maquillées en home familial²⁶. Dans le East End londonien, Isaac Bogard, dit “Darky the Coon”, en raison de ses cheveux très noirs, était le caïd qui tenait les prostituées et les clubs locaux au début du XX^e siècle. Puis il y eut Harry “Little Hubby” Distleman. Un auteur juif tel Chaïm Bermant écrivait dans le *Jewish Chronicle* du 15 janvier 1993 que dans cette période (1903-1909), 151 étrangers en Angleterre, la plupart juifs, tenaient ce type d'établissements²⁷.

A partir de Londres, les filles pouvaient rapidement se retrouver embarquées pour les Etats-Unis. Dès les années 1870, des proxénètes avaient établis des maisons closes à New York, mais ce furent les années 1890 qui constituèrent l'apogée des rois juifs de la prostitution

²⁵ En 2007, la France de Nicolas Sarkozy, Jacques Attali et Bernard Kouchner en est un bon exemple.

²⁶ L. Gartner, p. 183, in Georges Valensin, *La Vie sexuelle juive*, op. cit., p. 264.

²⁷ Jacques Solé, *L'Âge d'or de la prostitution*, op. cit., p. 79.

new-yorkaise. Le désir de s'enrichir était sûrement la motivation principale pour les 6000 souteneurs que l'on comptait aux Etats-Unis en 1914, et qui exploitaient alors pas moins de 30 000 prostituées. Selon des témoignages juifs contemporains, être souteneur constituait, au sein de cette communauté, une activité normale lorsqu'on était jeune et pauvre. Le maquereau, dans ce milieu, offrait un modèle de réussite sociale. Il existait aussi une concurrence des proxénètes français et italiens, mais comme à Buenos Aires, les juifs s'y révélaient supérieurs par leurs dons d'organisation²⁸. Certains eurent l'habileté, peu après, de se glisser dans la machine électorale démocrate et purent ainsi disposer d'un soutien policier.

Les jeunes femmes françaises étaient nombreuses dans les maisons closes de New York. En 1907, les deux nationalités les plus représentées étaient les Françaises et les Juives, avance Edward Bristow (p. 165). Les Américains appelaient d'ailleurs ces maisons "french houses", alors même que les propriétaires étaient des juifs. Motche Goldberg contrôlait en 1912 les intérêts de huit maisons closes et de 114 filles. Il était alors l'un des rois du vice²⁹.

Le film de Sergio Leone, *Il était une fois l'Amérique* (1984), qui raconte l'histoire de gangsters new yorkais arrivés de leur Pologne natale au début du siècle, montre aussi que ces futurs héros des écrans de télévision n'hésitaient pas à prostituer leurs propres sœurs.

Une enquête de 1908 menée par la Commission sur l'immigration des Etats-Unis, donnait les chiffres suivants : Sur 2093 cas jugés, 1512, c'est-à-dire les trois quarts, concernaient des filles nées sur le territoire, dont une prédominance de juives. Sur les 581 étrangères, 225 étaient juives, 154 étaient françaises, 64 allemandes, 31 italiennes, 290 irlandaises et 10 étaient polonaises.

Une association maintenait l'ordre dans la prostitution, y compris par le meurtre des filles désobéissantes. A l'époque, toute une littérature fleurissait sur ce sujet. Aux Etats-Unis, entre 1911 et 1916, les journaux étaient pleins de récits de vierges sacrifiées au vice, de femmes séduites, vendues et asservies³⁰ : Tout New York se passionna, en 1910, pour l'histoire d'une vierge vendue par un juif

²⁸ Jacques Solé, *L'Age d'or de la prostitution*, op. cit., pp. 125, 126.

²⁹ Albert Fried, *The Rise and the fall of jewish Gangsters in America*, 1980, Columbia University Press, 1993, pp. 8, 18.

³⁰ Judith Walkowitz et Ruth Rosen, *Prostitution and Victorian Society Women*, Cambridge University Press, 1980. Ruth Rosen, *The Lost Sisterhood Prostitution in America, 1900-1918*, The Johns Hopkins University Press, 1982.

allemand. Il y avait alors une authentique peur collective, et qui était évidemment justifiée.

Des rabatteurs pour maisons closes, parlant yiddish, recrutèrent surtout dans les dancings ou par petites annonces, promettant des emplois d'entraîneuses. Leurs naïves victimes étaient destinées principalement à l'exportation, et notamment vers l'Afrique du Sud³¹.

Ce fut aussi vers 1910 que la campagne contre la traite des Blanches obtint ses plus grands succès. Plus de mille proxénètes furent arrêtés entre 1910 et 1915. Les témoignages des victimes et des policiers, à côtés des enquêtes de presse, confirmaient le caractère parfaitement organisé de leur activité.

A New York, parmi toutes les "madames" juives, tenancières des bordels, Polly Adler, qui était d'origine polonaise, était la plus connue dans les années 1920-1930. Un peu plus tôt, c'était une certaine Rosie Hertz qui était la plus fameuse "madame" de la ville. Avec son mari Jacob, elle avait ouvert plusieurs bordels dans les années 1880. A son procès, elle fut appelée par le juge la "marraine des prostituées". On sait qu'un siècle plus tard, dans les années 1970, ce rôle était tenu par la fameuse Xaviera Hollender, dont le livre s'était vendu à 17 millions d'exemplaires³².

En Afrique du Sud

A partir de 1895, les proxénètes et les prostituées de New York furent en butte à une répression accrue et certains partirent pour Buenos Aires ou Johannesburg, où ils dominèrent l'univers de la prostitution. A Johannesburg, les observateurs notaient effectivement le grand nombre de juives new yorkaises originaires de l'empire russe parmi les prostituées. A côté des "Russo-américaines", il y avait aussi des prostituées noires et métisses, des Françaises et des Allemandes. Les souteneurs d'origine juive y étaient fort nombreux, et la plupart venaient eux aussi de New York.

C'est un certain Joe Silver qui dominait alors ce milieu des "Polono-Américains". Il était né en Pologne en 1869 et avait travaillé à Londres, comme sergent recruteur de la prostitution. En 1898, il prit le bateau pour l'Afrique du Sud, à Southampton. Un rabbin, qui l'avait vu embarquer en ce mois de juin, notait qu'il était alors accompagné de son épouse, qui était elle-même une prostituée, de quatorze

³¹ I. Howe, p. 96, in Georges Valensin, *La Vie sexuelle juive*, op. cit., pp. 65, 66.

³² Sur Xaviera Hollender, cf. *Le Fanatisme juif* (2007), pp. 314-318.

acolytes et de vingt-cinq filles. Grâce à ses talents d'organisateur, il s'imposa rapidement à Johannesburg comme le roi du vice. Il créa le fameux "Club Américain", association locale des souteneurs juifs dont il était le président. Joe Silver géra ainsi les problèmes liés à l'approvisionnement de ce trafic, et notamment du renouvellement des "stocks". Les juifs polonais n'étaient certes pas seuls à faire ce travail, mais ils étaient, et de loin, les plus gros trafiquants, et entretenaient, ici comme ailleurs, des relations étroites avec le monde du crime³³.

Joe Silver fut finalement arrêté à Pretoria, en avril 1899, et condamné à deux ans de bannissement ; une peine qui ne dérangeait guère les habitudes de ce cosmopolite voyageur. Il partit pour Le Cap en compagnie d'autres proxénètes et de leurs prostituées. Comme à Johannesburg dix ans auparavant, les milieux d'affaires lui donnèrent son appui, tandis que les autorités religieuses chrétiennes élevaient des protestations. Les Européens se scandalisaient d'autant plus que les proxénètes juifs mettaient en rapports des Noirs avec des Blanches³⁴. En 1902, des mesures répressives le contraignirent à nouveau à l'exil. Il partit cette fois-ci pour Bloemfontein, mais dû rapidement quitter les lieux une nouvelle fois. Il s'installa alors à Durban, mais dès 1903, il fut de nouveau obligé de fuir. Il partit alors pour le Transvaal, personnifiant les pérégrinations du "juif errant", toujours innocent et toujours persécuté sans raison.

De Constantinople à Bombay

Après New York et Buenos Aires, Constantinople était le troisième plus grand foyer de prostituées. Dans les maisons closes de la capitale ottomane, les prostituées grecques et arméniennes côtoyaient d'autres ressortissantes des voisins européens de la Turquie, ainsi que de nombreuses filles d'Europe centrale. Là encore, les proxénètes juifs occupaient une position dominante. Ils faisaient parcourir à leur "marchandise" des routes partant de Budapest et

³³ Charles von Onselen, *Studies in the Social and Economic History of the Witwatersrand, 1886-1914*, T. I, The New Babylon, Longman, 1982, p. 106, in Jacques Solé, *L'Âge d'or de la prostitution*, p. 110.

³⁴ Ils encouragent de toutes leurs forces l'immigration et le métissage chez les autres, mais défendent leur propre sang contre toute pollution étrangère. Au cinéma, cette obsession du métissage revient très souvent dans leurs films. C'est une de leurs marques de fabrique, mais il y en a d'autres : la drogue, les travestis, l'homosexualité, le cinéma "gore", les attaques contre l'Eglise catholique, l'apologie de la démocratie et de la guerre contre les "méchants", etc. Cf. les chapitres sur le cinéma dans *Les Espérances planétaires*, *Psychanalyse du judaïsme* et *Le Fanatisme juif*.

traversant la Roumanie, mais Odessa, sur la mer Noire, constituait aussi un point de départ important pour ce trafic.

A partir de Constantinople, certains proxénètes internationaux organisaient ensuite l'exportation des prostituées vers l'Égypte, l'Asie orientale ou l'Afrique du Sud³⁵. Les autorités de Constantinople furent longtemps tolérantes envers ce trafic qu'elles ne démantelèrent qu'au début de la Première Guerre mondiale.

En 1903 à Alexandrie, les trafiquants provenaient là encore essentiellement de Galicie et de Roumanie. En Tunisie, déjà en 1850, l'historien et voyageur français A. Vilhau évoquait les "courtiers en libertinage, presque tous Juifs"³⁶. Un siècle plus tard, le périodique pro-nazi *Je suis partout* constatait : « Le Juif de Tunisie est souteneur, pourvoyeur d'innombrables maisons de rendez-vous clandestines et opère la traite des aryennes³⁷ ».

En Afrique du Nord, confirme encore le docteur juif algérois Georges Valensin, « a sévi par exception une prostitution juive très active jusqu'à notre époque. » Avant l'indépendance, peut-on encore lire ici et là, des souteneurs juifs étaient « toujours prêts à jouer du couteau pour leurs protégées, ce qui soulevait le dégoût des hommes pieux³⁸. Selon André Chouraqui, dans son livre *Les Juifs de l'Afrique du Nord*, depuis leur émigration en France, le proxénétisme y était devenu de plus en plus important³⁹. »

Au-delà du canal de Suez, l'Asie et l'Afrique orientale s'ouvrirent largement à la prostitution d'origine européenne à partir de 1870. Les chrétiennes étaient peut-être encore plus nombreuses en Asie : à Ceylan, à Calcutta, Bombay, Singapour ou Manille. En Mandchourie aussi, des juives côtoyaient des Françaises ou des Japonaises dans les maisons closes, et jusqu'à Port-Arthur et Shanghaï.

Pareille expansion permet de comprendre pourquoi, dans le langage courant du monde de 1900, un juif était communément considéré, sous toutes les latitudes, comme un trafiquant de chair humaine et un proxénète en puissance.

³⁵ Bristow p. 181, in Jacques Solé, *L'Age d'or de la prostitution*, op. cit., p. 127.

³⁶ A. Vilhau, in Georges Valensin, *La Vie sexuelle juive*, Les Éditions philosophiques, 1981. Georges Valensin, un médecin juif d'Algérie, a publié de nombreux ouvrages sur la sexualité.

³⁷ *Je suis partout*, 11 décembre 1942.

³⁸ *Les Nouveaux cahiers*, n° 42.

³⁹ Georges Valensin, *La Vie sexuelle juive*, op. cit., pp. 62, 65, 66.

3. Une longue tradition

Le rôle prépondérant – voire exclusif – des trafiquants juifs dans le proxénétisme international remonte à très loin dans l'histoire. Déjà, au Moyen Age, des témoignages attestent l'activités fébrile des marchands de cette communauté dans le commerce des esclaves : esclaves chrétiens dès le haut Moyen Age, puis esclaves africains envoyés vers les Amériques. Les femmes et les enfants, comme on le sait, ne furent pas épargnés, dans la mesure où ils pouvaient faire gagner de l'argent aux trafiquants.

Eros center dans l'Allemagne vaincue

Après la Seconde Guerre mondiale, les armées alliées stationnées en Allemagne constituèrent un fructueux marché pour tout type de trafics : l'alimentation, l'alcool, les cigarettes et les prostituées. Yossef Buchman un « rescapé des crématoires », comme l'écrit Jacques Derogy dans son livre *Israël Connection*, avait su profiter du chaos de l'après-guerre. Il avait mis sur pied une petite organisation pour éliminer la concurrence. Avec ses complices, ils se déguisaient en agents de la police militaire américaine, circulaient en jeeps et tendaient des embuscades aux autres trafiquants. Ils les appréhendaient et saisissaient leurs marchandises, puis, feignant l'inattention, les laissaient prendre la fuite. « Quelques mois plus tard, écrit Derogy, le jeune réfugié juif polonais roulait en Kaiser, portait costume, et ne sortait qu'accompagné de gardes du corps et de Gretschen aussi séduisantes que dociles. »

Puis, Yossef Buchman se lança dans le trafic de dollars, vrais ou faux. Il avait créé un réseau dont la rentabilité était telle que son trésorier fut un jour tenté de fuir avec plusieurs centaines de milliers de marks dans ses valises, mais un coup de poignard était venu mettre un terme à ses projets.

Yossef Buchman prospérait, partout où il y avait des bases américaines. Kaiserlautern était ainsi devenu un carrefour notoire de la prostitution, de la drogue et de la contrebande. Un journal de l'armée américaine, le *US Overseas Weekly*, avait d'ailleurs dénoncé Yossef Buchman comme “le roi de la cité du crime”, mais Buchman porta plainte et son rédacteur se retrouva en correctionnelle pour diffamation. On n'insulte pas un rescapé de l'holocauste.

Dans la revue communautaire *L'Arche*, de novembre 1977, un article confirmait que dans les « ruines de Berlin », en 1945, on

rencontrait effectivement des « groupes de rescapés juifs s'adonnant à des activités lucratives qui n'avaient rien de "catholiques", ni davantage de "casher". » Et le journaliste précisait : « Ils ne se croyaient plus d'obligations morales⁴⁰. »

La fameuse Moselstrasse, à Francfort, était l'œuvre de Buchman. Il s'y était installé en 1956, et y avait monté une maison de prostitution à côté de la gare. Quarante prostituées et strip-teaseuses composaient l'essentiel du personnel. Au début des années soixante, Francfort, la ville des Rothschild, était ainsi devenue le carrefour européen de la pègre.

Avec son ami et associé Israëllovitch, Yossef Buchman entreprit d'y édifier des tours de 14 à vingt étages pour y loger des filles. Ce furent les premiers Eros Centers. Buchman générait tellement d'argent qu'il était devenu, en quelques années, une personnalité en vue. Il était désormais reçu dans la haute société allemande, fréquentait les ministères ainsi que les sièges des partis politiques, sans oublier, bien entendu, l'ambassade d'Israël. Car "Yossele" Buchman demeurait un bon juif et un bon sioniste, profitant du moindre temps libre entre deux affaires pour venir en Israël. Il avait d'ailleurs fait d'importantes donations à l'armée israélienne, en particulier pendant la guerre des Six jours et la guerre de Kippour⁴¹.

Dans les années 1970, les proxénètes continuaient à recruter des femmes juives. Le mensuel juif *L'Arche* de février 1976 avait publié un article sur le crime organisé à Francfort. Voici ce que l'on pouvait y lire : « A Francfort, en 1975, beaucoup de filles de trottoirs étaient venues d'Israël comme leurs souteneurs ; une sur trois arborait l'étoile de David. Elles s'entretenaient en hébreu et demeuraient en relation avec leur famille. Elles abandonnèrent la grande ville allemande quand leurs protecteurs furent condamnés et emprisonnés pour trafic d'héroïne⁴². » Effectivement, la prostitution marche presque toujours de pair avec les boîtes de nuit, le trafic de drogue, le racket, le meurtre, l'extorsion de fonds et le blanchiment d'argent.

En 1980, Jacques Derogy, lui-même d'origine juive, devait bien faire cette constatation : « Curieux phénomène, en vérité, que l'implantation de centaines de délinquants israéliens à Francfort,

⁴⁰ Lire aussi le témoignage similaire de Samuel Pissar, un autre "rescapé", qui s'était lui aussi lancé dans le business en Allemagne dès 1945, in *Psychanalyse du judaïsme*, pp. 119-122.

⁴¹ Jacques Derogy, *Israël Connection*, Plon, 1980, pp. 170, 171.

⁴² Georges Valensin, *La Vie sexuelle juive*, Les Éditions philosophiques, 1981, p. 264.

Hambourg et Munich, dans cette Allemagne à peine sortie du nazisme... Curieux phénomène que l'irrésistible ascension de ces Israéliens vers les cimes germaniques de la Mafia internationale où on rencontre désormais un peu partout, prostitution ou drogue, escroquerie ou hold-up⁴³.

Trente ans plus tard, au début du mois de septembre 1999, le décès d'Ignaz Bubis, le président de la Communauté juive d'Allemagne, avait donné lieu à un incident à Jérusalem, où se déroulaient ses obsèques. Par protestation, un juif avait maculé le cercueil du défunt, qu'il accusait de spéculation immobilière. L'hebdomadaire *Rivarol* nous apprenait à cette occasion qu'en effet, Ignaz Bubis avait détourné des fonds reçus du gouvernement allemand pour dédommager des victimes de "l'holocauste", afin d'acquérir des blocs de maisons à Francfort. Il en avait fait des maisons de passe et avait aussi fait construire plusieurs Eros-Centers, qui furent la source de son immense fortune.

Le baron Sinclair

Le baron Sinclair est une autre figure emblématique de cette industrie du sexe. Lui, ne "faisait" que dans la prostitution de luxe. En 1982, il était déjà tombé une première fois pour proxénétisme. Puis il avait préféré partir pour les Etats-Unis. Quand il revint en France en 1988, il reprit ses activités habituelles, jusqu'à son arrestation. Devant le tribunal, il niait pourtant catégoriquement. Les "clients", affirmait-il, étaient en réalité « une constellation d'amis richissimes à qui je rendais service. » Il évoquait encore son amitié avec Fayçal d'Arabie : « Je le connais depuis vingt ans, on est archi-amicaux. Je lui avais présenté une fille avec qui il a eu un enfant, alors bien sûr... » Il soutenait avoir simplement été « une sorte d'animateur entre mes amis et mes copines. » Mais un proxénète, certainement pas !

Dans son appartement entièrement neuf de la Place du marché Saint-Honoré, la police avait saisi onze tableaux de valeur. Aux Etats-Unis, il avait trafiqué les œuvres d'art : « J'achetais et je vendais des tableaux, déclarait-il. Là-bas, je connais beaucoup de monde, j'ai tant d'amis... » Le président du tribunal avait alors fait cette réflexion : « C'est un mode de placement, pour vous, les tableaux. D'ailleurs, les marchands disent que vous n'y connaissez rien⁴⁴ ! »

⁴³ Jacques Derogy, *Israël Connection*, Plon, 1980, p. 169.

⁴⁴ *Libération* du 4 mai 1993. Archives d'Emmanuel Ratier.

Le grand patron italien de l'automobile, qui était aussi l'un de ses "amis", avait pourtant la fâcheuse habitude de surnommer le baron Sinclair, "Pinocchio", à cause de ses sempiternels mensonges. Les policiers disaient aussi de lui qu'il était « baratineur et charmeur ». En plus, il était drôle, "Jacky", car le "baron Sinclair" était surtout connu par les filles sous le nom de "Jacky Cohen". C'était un rapatrié d'Algérie. Son vrai nom était en réalité Isaac Sellam. Il était adolescent quand il avait débarqué à Marseille avec sa mère. Le 3 mai 1993, Isaac était condamné à quatre ans de prison et 1,2 million de francs d'amende. Les persécutions ne finiront-elles donc jamais ?

Les origines talmudiques

Si l'on remonte maintenant dans l'histoire, on s'aperçoit que le rôle des trafiquants juifs dans la traite des Blanches est très ancien. « Au XVII^e siècle, écrit le docteur Valensin, les Juifs de l'Empire ottoman étaient spécialisés dans les ventes d'esclaves formées à toutes les dépravations, et le commerce des filles leur appartenait uniquement comme celui des bordels... Il y avait à Constantinople des Juifs qui n'avaient d'autres fonctions que de vérifier la virginité des filles vendues comme chair à plaisir⁴⁵. » Mais on peut encore remonter un peu plus loin : « Dès 1387 à Barcelone, un Juif souteneur était puni d'une amende⁴⁶. »

Le grand écrivain russe Alexandre Soljénitsyne présentait un autre exemple du rôle des commerçants juifs dans ce trafic. Au XIII^e siècle, les juifs, qui avaient été invités à s'installer à Kiev par les Tatars, où se trouvait leur autorité suprême, s'étaient attirés la haine des autres citadins. Soljénitsyne cite ici un certain Karamzine : « Ces gens-là achetaient aux Tatars le droit de prélever le tribut, ils pratiquaient une usure exorbitante à l'égard des pauvres, et, en cas de non-paiement, les déclaraient esclaves et les emmenaient en captivité. Les habitants de Vladimir, de Souzdal, de Rostov perdirent bientôt patience et se soulevèrent unanimement, au son des cloches, contre ces méchants usuriers : certains furent tués, les autres chassés. »

Et l'on constate ici que les commerçants juifs ne se limitaient pas seulement au commerce et à l'exploitation des femmes russes, mais pouvaient aussi tirer profit des hommes ou des enfants réduits en

⁴⁵ M. Yarden, dans *Les chrétiens devant le fait juif*, Éd. Beauchesne, Paris, 1929, p. 131, in Georges Valensin, *La Vie sexuelle juive*, op. cit., pp. 65, 66.

⁴⁶ M. Kriegel, *Les Juifs à la fin du moyen âge*, p. 249 ; in Georges Valensin.

esclavage. Les commerçants juifs jouissaient d'immenses fortunes. Soljénitsyne ouvre la *Petite Encyclopédie juive*, publiée à Jérusalem en 1976 : « Les archives du XV^e siècle mentionnent des Juifs de Kiev, collecteurs d'impôts, jouissant de fortunes importantes⁴⁷. »

On rappellera encore la bulle du pape Clément VIII, en 1593, *Cum hebreorum malitia* : Défense aux juifs de favoriser la prostitution, le jeu, le recel, la pédérastie.

Mais peut-être faut-il aussi tout simplement remonter à la source. L'Ancien Testament présente ce passage éloquent qui a sans doute légitimé la prostitution des filles juives par leurs propres congénères : « Si quelqu'un vend sa fille comme servante, elle ne s'en ira pas comme s'en vont les esclaves. Si elle déplaît à son maître qui se l'était destinée, il la fera racheter ; il ne pourra la vendre à un peuple étranger, usant ainsi de fraude envers elle. S'il la destine à son fils, il la traitera selon la coutume en vigueur pour les filles. » (Exode, 21, 7-10) Et nous retrouvons ici la question de l'inceste, qui tient une si grande place dans le judaïsme⁴⁸.

Quant au viol des servantes chrétiennes ou des filles russes par les proxénètes israéliens, il pouvait trouver une légitimité dans le Talmud. La Mishnah (loi orale du Talmud) établit, certes, que tout personne en ayant forcé une autre en dehors des liens du mariage doit être punie, mais la Gemara (les commentaires de la loi) enseigne qu'il existe des exceptions, notamment pour les filles esclaves : dans son sommeil, la jeune servante est considérée comme innocente. Si elle est consciente, le Pharisien est alors coupable. Maintenant, s'il la pénètre par les voies non naturelles, ou encore en se retirant avant l'orgasme, l'acte est considéré comme un « simple contact sexuel », sans conséquence morale. Dans ce cas, le Pharisien est « sans tache, comme si elle avait été endormie » Et l'on comprend mieux ainsi toutes ces affaires impliquant des psychiatres ou des psychanalystes qui se sont rendus coupables d'avoir violé leurs patientes après les avoir endormies⁴⁹.

La rumeur d'Orléans

En mai 1969, dans la bonne ville d'Orléans, une rumeur commença à courir : des jeunes filles entrées dans des magasins d'habillement tenus par des commerçants juifs auraient mystérieu-

⁴⁷ Alexandre Soljénitsyne, *Deux Siècles ensemble*, tome I, Fayard, 2002, p. 21.

⁴⁸ Lire nos chapitres consacrés à l'inceste in *Psychanalyse du judaïsme* (2006) et *Le Fanatisme juif* (2007).

⁴⁹ Lire à ce sujet *Le Fanatisme juif*, pp. 318-326.

sement disparues. Elles auraient été endormies avec du chloroforme, puis emmenées pour être livrées à la prostitution, de l'autre côté de la Méditerranée. La rumeur, qui avait enflée démesurément, avait ravivé un antisémitisme des plus "nauséabonds" qui rappelait "les heures les plus sombres de notre histoire".

Le grand historien juif Léon Poliakov nous expliquait : « Que se passa-t-il dans la calme cité d'Orléans durant le mois de mai 1969 ? Peu de choses, en fin de compte. Des lycéennes colportèrent pendant quelques jours le bruit selon lequel les cabines d'essayage de certains magasins de confection de leur ville, tenus par des commerçants juifs, servaient de points de départ à un réseau de traite des Blanches. Ce léger délire réussit pourtant, avant de s'évaporer, à faire tourner la tête à une partie de la population orléanaise, tandis que, de leur côté, les Juifs locaux crurent soudain voir, l'espace de quelques heures, resurgir devant eux le spectre du pogrome⁵⁰. »

L'année suivante, des phénomènes analogues, quoique moins spectaculaires, s'étaient produits dans d'autres villes françaises, à Amiens, surtout, mais aussi à Chalon-sur-Saône, Dinan, Grenoble, et Strasbourg, alimentant les fantasmes les plus fous, les accusations les plus « délirantes ».

Cette folle rumeur dura manifestement plusieurs années : « En 1977, dans un lycée de la banlieue dijonnaise couraient encore des bruits d'enlèvements : des élèves disparaissaient dans un magasin tenu par un Juif, de façon mystérieuse⁵¹. »

Un écrivain séfarade comme Albert Memmi dénonçait ces bruits absurdes, cette « surprenante accusation de viols en série, prétendument organisés par des commerçants juifs sur leurs clientes chloroformées⁵². »

Devant le danger d'une résurgence de l'antisémitisme, le très médiatique sociologue Edgar Morin (séfarade lui aussi, né Nahoum), s'était cru obligé d'écrire un livre de 250 pages afin d'expliquer aux Français qu'il s'agissait bien d'une rumeur grotesque. Il y parlait de tout : de l'urbanisation, de la mode, de la psychologie féminine, des adolescentes, de la bourgeoisie et des classes sociales, etc. ; de tout, sauf de l'essentiel⁵³.

⁵⁰ Léon Poliakov, *Histoire de l'antisémitisme, 1945-1993*, Seuil, 1994, p. 141.

⁵¹ *Le Matin*, 12 janvier 1978. Georges Valensin, *La Vie sexuelle juive*, op. cit., p. 146.

⁵² Albert Memmi, *Le Racisme*, Gallimard, 1982, réédition de poche 1994, p. 41.

⁵³ Edgar Morin, *La Rumeur d'Orléans*, 1969, Points, 1982.

Le lecteur comprenait que les accusations étaient totalement délirantes. Il s'agissait d'une « vaste supercherie » (page 35). « Le fantasme s'est mué en mythe, en délire » (pages 37, 39). La rumeur était un « vague écho des grandes peurs qui traversaient le Moyen Âge », et qui ressuscitaient « le même fantasme antijuif ». Le juif, une fois de plus, était le « bouc émissaire », le « coupable congénital enraciné dans deux millénaires d'Occident chrétien », sur qui les chrétiens rejetaient tous leurs problèmes (page 52).

En réalité, c'était donc bien les chrétiens qui étaient coupables. Le commerçant juif se voyait assigner « la mission de fixer et de purger la culpabilité d'un vrai fantasme libidineux et d'un pseudo-traffic de traite des Blanches. » (page 52). Le juif était le « fixateur de l'angoisse et de la culpabilité dans le monde occidental. » (page 56). Les Européens, il fallait le croire, avaient donc surtout l'esprit ravagé par deux mille ans de christianisme.

La traite des Blanches n'était finalement qu'un « mythe » : « Il est délirant d'attribuer la traite des Blanches à des juifs », insistait encore Edgar Morin (page 73). Et à ceux des Orléanais ou des Amiénois qui se permettaient de dire qu'il n'y avait peut-être « pas de fumée sans feu », Edgar Morin répondait : « Cet amalgame est scandaleux. » (page 239). Le juif, écrivait-il encore, est totalement absent dans les informations, les reportages et les fictions des mass-média concernant la traite des Blanches, et son apparition, dans les rumeurs provinciales, semble à la fois surprenante et saugrenue⁵⁴. »

Ces fantasmes, il fallait le croire, étaient du même ordre que l'accusation de crimes rituels pratiqués par les juifs sur des enfants chrétiens. Il est pareillement ridicule d'accuser les juifs de contrôler les banques, les journaux, la télévision et le cinéma, dans le monde occidental. Tout cela n'a aucun sens. De la même manière, les juifs ne jouent aucun rôle, ni dans l'industrie du porno, ni dans le trafic mondial d'héroïne, de cocaïne et d'ecstasy. Ils ne sont pour rien dans les guerres déclenchées par l'Occident ces dernières années contre les pays musulmans. Toutes ces accusations sont ridicules. Les juifs sont innocents, fondamentalement innocents de tout ce qu'on peut leur reprocher.

Paris, mars 2008

⁵⁴ Edgar Morin, *La Rumeur d'Orléans*, p. 48.

Les Espérances planétaires (2005)

Première partie : L'apologie d'un monde sans frontières. **Le mythe de Lucy**, "la grand-mère de l'humanité" (Yves Coppens, Maurice Taïeb). **Les races n'existent pas** (Schwarzenberg, Axel Kahn, Langaney). **Citoyens du monde** (Michel Serres, Albert Jacquard). **L'Esperanto** (Zamenhof). **Le rêve d'un gouvernement mondial** (Albert Einstein, Edgar Morin). **Tous nomades** (Jacques Attali, A. Finkelkraut, Pierre Lévy). **La société multiculturelle** (Michel Wieviorka). **L'apologie du métissage** (seulement pour les autres : Primo Lévi, Guy Sorman). **L'homme consommateur** (P. Bruckner). **La destruction de la cellule familiale patriarcale** (Wilhelm Reich, Herbert Marcuse, Alberto Moravia, Cohn-Bendit). **Le mépris des sédentaires** (Emmanuel Levinas, Finkelkraut, Alain Minc, Elfriede Jelinek, Bernard-Henri Lévy, Guy Konopnicki). **La culpabilisation des goys** (Viviane Forrester, Bernard Werber, Vassili Grossman, Henrich Heine). **La sagesse est orientale** (Albert Memmi). **Ouvrir les frontières** (Jacques Derrida, Shmuel Trigano). **La société "ouverte"** (Karl Popper). Plus d'immigrés, moins de racisme (Cohn-Bendit). **Les Français sont frileux** (Alain Minc, Marek Halter). **Les guerres "justes"** (Allemagne, Serbie, Afghanistan, Irak), et le rôle des intellectuels cosmopolites. Patriotisme "ouvert" et patriotisme "fermé" (Michel Winock). **Le mythe américain** (George Perec, Jean Daniel, Alexandre Adler, Norman Mailer). **La haute finance transnationale** (Edgar Bronfman, Henry Kaufman, George Soros). **L'école libérale de Chicago** (Milton Friedman). **Hollywood, une création des juifs ashkénazes** (Universal, Fox, Paramount, Warner Bros., Metro Goldwin Mayer). **Les messages cosmopolites dans le cinéma** (apologie du métissage, homosexualité, travestis, drogue, blasphèmes, etc.). La déconstruction (Jacques Derrida). **Le messianisme juif** (l'obsession d'un monde de "paix"). **Les sources religieuses du mondialisme** (Jacob Kaplan, Levinas, Georges Steiner, Spinoza). **L'attente des cataclysmes** (David Banon, Moshe Idel).

Deuxième partie : Le communisme (pages 209-270). La chute du tsar (février 1917). Un explosion de joie dans la communauté juive internationale. Le rôle des juifs dans la révolution d'octobre (Lénine, Trotsky, Kamenev, Zinoviev, Sverdlov, etc.). La destruction des églises. La terreur. Peine de mort pour les antisémites. L'élimination des koulaks. Le système concentrationnaire. La grande boucherie de 1936-38.

Troisième partie : La mentalité cosmopolite. **Le silence des intellectuels** sur le rôle des juifs dans le communisme (Ernst Nolte, François Furet, Stéphane Courtois, John Toland, Eric Hobsbawm, Robert Conquest, Martin Malia, Michel Winock). **Le messianisme trotskiste**. L'inversion : les juifs victimes du communisme. **Les juifs, toujours boucs émissaires** (Hannah Arendt, Primo Lévi). **Les assassinats politiques** commis par des militants juifs (Alexandre II, Petlioura, l'ambassadeur allemand à Paris Ernst von Rath, le comte Bernadotte, le ministre anglais Lord Moyne, etc.). **Les contorsions intellectuelles**. « Dis-moi ce dont tu accuses les juifs, et je te dirai ce dont tu es toi-même coupable. » **L'antisémitisme est une énigme** (Trigano, Glucksmann, Wiesel). **Les juifs sont innocents** (Levinas, Stefan Zweig). D'absurdes accusations. **Une sensibilité épidermique** (Albert Cohen). **Les antisémites sont des fous** (Hannah Arendt, Poliakov, Primo Levi). L'interdiction des mariages mixtes. **La solidarité ethnique** (on crie au génie pour tout ce qui porte la "marque" (Joseph Roth, Stefan Zweig). L'indignation systématique. **Les canulars médiatiques** (rabbin auto-poinardé, faux incendies). **Les grandes escroqueries financières**. Les oligarques "russes" des années 90, et le pillage de la Russie. **Les gangsters "américains"** des années trente (Arnold Rothstein, Meyer Lansky). **Le blanchiment de l'argent de la drogue**. La morale "très austère" du judaïsme.

Psychanalyse du judaïsme (2006)

Le tableau clinique de la personnalité hystérique se calque point par point avec le judaïsme intellectuel : **La dépression** (un peuple persécuté). L'inquiétude intérieure, **l'angoisse permanente** (George Perec, Jacques Derrida). **La paranoïa** (Elie Wiesel, Samuel Pisar). La fragilité émotionnelle, **l'hyper-émotivité** (le vacarme médiatique à chaque incident "antisémite"). **La tendance à se donner en spectacle**. Les hystériques sont théâtraux, extravertis, excitables (influence dans le show business). La sensibilité à l'opinion des autres. **Une grande intolérance à la frustration** (le moindre propos jugé antisémite vous entraîne devant les tribunaux). Ils tendent à exploiter leur grand potentiel émotif pour tenter de contrôler et dominer les autres. **Mythomanie et la fabulation** (les "geysers de sang" d'Elie Wiesel, Samuel Pisar, Martin Gray, etc.). **L'amnésie sélective** (leur rôle dans le bolchevisme). **La plasticité identitaire** (ils se transforment en bon chrétien, en bon musulman, en chef indien, en bouddhiste, en cosaque ; ils sont "plus français que les Français", tout en restant juifs). **L'autonomie** ; ils n'ont besoin de personne (la "dramatique solitude de ce peuple à vocation universelle", Elie Wiesel). Le peu de capacité à s'observer et à comprendre le point de vue d'autrui. **L'égoïsme** (le peuple élu de Dieu). **La mégalomanie** (la domination du monde). Les hystériques sont des "malades du verbe" (l'hyper-productivité littéraire des juifs). Ils sont convaincus de leur **droiture morale**. Les psychiatres notent, au sujet de la personnalité hystérique, le désir de "constituer une énigme". **Les délires prophétiques** (un monde de "paix"). **La grossesse nerveuse** chez la femme hystérique. Pour les juifs, la communauté juive est l'épouse de Dieu. C'est une femme censée un jour enfanter un messie (les juifs parlent de "l'enfantement du messie"). **L'inceste, à l'origine de l'hystérie**. Freud, issu d'une famille juive, n'avait en réalité fait que projeter les problèmes spécifiquement juifs sur un plan universel. Il n'y a pas de **complexe d'Œdipe**, mais un complexe d'Israël. **La fréquence de l'inceste** dans les familles juives. Les générations incestueuses. La théorie freudienne incestueuse de la horde primitive. La pédophilie chez les juifs (nombreux cas signalés chez les rabbins). **La théorie freudienne de la bisexualité**. L'ambivalence identitaire. L'ambiguïté sexuelle. Homosexualité et travestis dans le cinéma. **L'interprétation des rêves** : une vieille tradition juive. La théorie freudienne du "désir du pénis", qui correspond au mépris des femmes chez les juifs traditionnels. **Des femmes juives à l'origine du féminisme**. Le suicide chez les juifs.

Le Fanatisme juif (2007) est une synthèse élaborée à partir d'une documentation nouvelle qui complète les deux livres précédents. On pourra commencer par celui-ci, ou bien par les *Espérances*. Les trois ouvrages d'Hervé Ryssen font chacun 400 pages et comportent plus de 700 références, pour la plupart tirées des livres des intellectuels juifs. Les livres sont vendus au prix de 26 € l'unité et peuvent être commandés à l'adresse suivante : **Editions Baskerville**, 14 rue Pierre Brossollette, 92300 Levallois. Chèque à l'ordre de Hervé François. Ajoutez 2 € de frais de port, en tout. Cette brochure de 2 € est vendue par correspondance à la même adresse, par 5 exemplaires au minimum ; 1 € à partir de 50 exemplaires. Contact : herverryssen@hotmail.fr.

Vous pouvez aussi acheter livres et brochure dans les librairies suivantes : Librairie Duquesne, 27 avenue Duquesne, 75007 Paris (métro Ecole militaire). La Librairie nationale, 12 rue de la Sourdière, 75001 (métro Tuileries). France-Livres, 6 rue du Petit Pont, 75005 (métro Saint-Michel). La librairie du Savoir, 27 bis avenue René Coty, 75014 (métro Denfert-Rochereau). En province : Librairie du Paillon, 2 rue Georges Ville, 06300 Nice. Librairie Dobrée, 14 rue Voltaire, 44 000 Nantes.

Chaque année, en Europe, des milliers de jeunes femmes tombent dans des réseaux de prostitution après avoir répondu à une annonce dans un journal, ou après avoir accepté, dans une discothèque, un emploi "bien rémunéré" à l'étranger.

Depuis la chute du mur de Berlin, en 1989, ce sont ainsi des centaines de milliers de filles, principalement d'Europe de l'Est, qui ont été happées par des réseaux internationaux et emmenées vers des destinations lointaines.

L'Organisation internationale des Migrations estime aujourd'hui à 500 000 le nombre de ces jeunes femmes de l'ancien bloc communiste tombées dans les réseaux mafieux, et le moins que l'on puisse dire, c'est que les médias restent extrêmement discrets sur ce sujet.

Au mois de mai 2000, pourtant, un rapport d'Amnesty international avait révélé l'ampleur du phénomène et pointé du doigt l'État d'Israël, la plaque tournante de ce trafic.

ISBN 2-9524559-1-0

2 €



9 782952 455916